

davres ne seront pas retrouvés, vous en serez pour votre peine. Les précipices des Pyrénées ne rendent jamais ce qu'ils prennent.

— Nous verrons cela.

Dès le même jour, Don Antonio se mit en devoir de trouver des hommes déterminés, audacieux, qui n'hésiteraient pas à descendre au fond du précipice pour gagner la somme qui leur était promise.

La petite troupe était formée. Munie d'échelles de corde, de pieux et autres outils dont elle pouvait avoir à se servir, elle était prête à se rendre dans les Pyrénées lorsque don Antonio reçut l'ordre de se joindre immédiatement à une expédition dirigée contre Bilbao, qui était encore au pouvoir des carlistes.

L'exploration du précipice fut forcément remise à plus tard.

Mais Lorenzo, qui, seul, par ses indications, pouvait faire retrouver les papiers, fut tué dans un engagement.

Don Antonio dut renoncer à l'espoir de retrouver ces papiers si importants pour lui ; car ne sachant pas où se trouvait sa petite parente, il ne pouvait plus faire valoir ses droits à la tutelle de l'enfant. D'un autre côté, s'il ne prouvait pas que l'héritière du marquis de Mimosa était décédée, il voyait combien il lui serait difficile d'obtenir à son profit la confiscation des biens de son cousin.

Celui-ci n'avait pas été tué, comme don Antonio l'avait cru d'abord ; il s'était échappé avec quelques-uns de ses compagnons et tous avaient été faits prisonniers en cherchant à franchir les lignes de l'armée libérale pour gagner Bilbao.

Le marquis de Mimosa attendait dans une prison le jour où il passerait devant le conseil de guerre.

Serait-il condamné à mort ou seulement à la déportation ? Nul n'aurait su le dire. Dans l'un ou l'autre cas, ces biens pouvaient être confisqués, étant donnée la disparition de sa fille.

Mais le comte de Corello, qui faisait partie du conseil de la reine, allait agir et se mettre en travers des projets criminels de don Antonio.

(Fin du prologue)

PREMIÈRE PARTIE

LES BONS CŒURS

I. — LA FAMILLE VILLARCEAU

Le docteur Villarceau était une des grandes célébrités médicales de Paris.

Il avait recueilli en héritage, du côté de sa femme, une assez jolie fortune qu'il avait considérablement augmentée, quoique très désintéressé. Sa main était toujours ouverte pour venir en aide à des infortunes imméritées, et il n'hésitait jamais à donner ses soins aux malheureux qui s'adressaient en même temps à son cœur et à sa science.

Sa réputation était devenue européenne ; aussi avait-il une riche clientèle à laquelle il n'aurait pu suffire, s'il ne s'était adjoint Philippe Delteil, son gendre, praticien déjà renommé, et qui, pour être aussi une célébrité, n'avait qu'à suivre les exemples qu'il avait sous les yeux, la voie qui lui était tracée par son beau-père, dont il avait été autrefois l'élève remarqué et apprécié.

Comme on dit vulgairement, le docteur Villarceau gagnait tout ce qu'il voulait, et, cependant il "n'écorchait" point ses malades.

Il habitait avec toute sa famille un charmant hôtel sur les hauteurs de Passy. De là, on jouissait d'une vue magnifique sur le cours de la Seine et les bois de Meudon et de Clamart.

Cet hôtel était séparé de la grille d'entrée par une partie de jardin plantée d'arbustes rares. Le jardin, d'environ cinq mille mètres carrés se prolongeait derrière l'hôtel et les communs. Il donnait l'illusion de la campagne.

De grands arbres, en nombre suffisant pour donner d'égrables ombres des massifs d'arbustes de toutes les essences, des corbeilles de fleurs, une jolie pelouse avec une pièce d'eau au milieu, des allées sablées et bien entretenues faisaient de ce coin de terre un véritable éden.

Mme Villarceau avait quarante-six ans ; elle avait été très belle et était encore fort bien. Femme d'un grand cœur, non moins bonne que son mari, on ne manquait jamais de l'associer aux éloges que l'on faisait du docteur.

Valentine, leur fille, était ce que sa mère avait été, c'est-à-dire une jeune femme délicieusement belle. En elle toutes les séductions semblaient avoir voulu se réunir. Bien qu'elle eût vingt-sept ans et fût mère d'un gentil garçonnet qui venait d'avoir ses huit ans accomplis, elle ne paraissait pas avoir plus de vingt ans, tellement elle avait su conserver la grâce, la fraîcheur, la souplesse du corps, l'enjouement et même un peu cette naïveté charmante de la jeune fille.

C'est qu'elle avait été heureuse entre son père et sa mère, et que son mariage et la naissance de son fils avaient encore augmenté son bonheur et ses joies. Seuls, les chagrins font vieillir vite.

Rien de plus adorable que le sourire de Valentine, de plus enivrant que son regard d'une douceur infinie.

Plutôt grande que petite, gracieuse dans tous ses mouvements, elle était d'une distinction parfaite. Elle avait une opulente chevelure blonde, de beaux yeux bleus limpides comme le cristal de roche, une bouche délicieuse ornée de dents superbes ; et ce qui la rendait surtout séduisante, c'était le

charme irrésistible de sa physionomie qui reflétait la simplicité et l'extrême bonté du cœur.

De M. Delteil nous ne dirons qu'un mot : il méritait la confiance que le docteur Villarceau avait mise en lui donnant sa fille, quoi qu'il fût sans fortune, et il était digne de la tendre affection qu'il avait inspirée à Valentine.

Philippe Delteil n'avait que trente-quatre ans, et déjà devant lui s'ouvrait un brillant avenir.

Grand, bien fait, de bonne tenue et d'élégante tournure, il avait été fort recherché, avant son mariage, par les mamans ayant des filles à marier.

Il travaillait beaucoup, mais n'avait point ce visage grave, austère, cet air renfrogné de la plupart des hommes de science. A lui aussi le bonheur, les joies de la famille avaient conservé la bonne et franche gaieté de la jeunesse.

Comme son beau-père, il avait la bonté et c'était surtout parce qu'il possédait cette qualité du cœur que le docteur Villarceau l'avait distingué entre tous.

La joie de la maison était le petit Lucien. Doué d'une rare intelligence cet enfant promettait beaucoup. Il était bien le plus joli petit garçon qu'on pût voir ; il était caressant, aimant et d'une sensibilité exquise. On l'adorait. Et il avait auprès de lui quatre personnes pour aider au développement de son intelligence, former son esprit et faire germer dans son cœur toutes les bonnes semences.

Que d'espérance reposaient sur cette jeune tête, et, que de beaux projets d'avenir étaient faits ! Mais, avant tout, on voulait que Lucien fût généreux et bon.

— Avec cela, l'instruction et la bonne conduite, disait M. Villarceau, un homme est toujours sûr de faire son chemin à travers la vie.

L'enfant était un peu gâté par son père et sa mère, et beaucoup par ses grands-parents, qui ne permettaient guère qu'on lui infligeât une punition trop sévère.

— Laissez donc, disait le bon docteur, qui avait été aussi un enfant volontaire et quelque peu tyrannique, laissez donc, en venant l'âge corrigera cela mieux que nous ne pouvons le faire ; les défauts chez les enfants ne sont réels que lorsqu'ils ont un mauvais cœur, et Dieu merci, le cœur du nôtre est excellent.

C'est par la douceur qu'il faut prendre un enfant ; tout en le grondant, en lui faisant voir qu'il a mal agi, un baiser de la mère ou du père sur son front produit un meilleur effet que le châtiment. User d'une trop grande sévérité envers les enfants est toujours une chose mauvaise, en ce sens que pour cacher une faute, même légère, ils s'habituent à la dissimulation et sont disposés à l'hypocrisie.

Et M. Villarceau ajoutait :

— Des baisers, des baisers, toujours des baisers ; ce sont les baisers du père et de la mère qui font le cœur de l'enfant.

* * *

C'était sur le conseil de celle que l'on appelait à Salvignac Mme Marguerite, que le docteur Villarceau avait été appelé dans le Midi par la baronne de Chandal, au château de ce nom.

Marguerite avait dit à la baronne :

— Ecrivez à M. le docteur Villarceau et priez-le de venir au secours d'une mère désolée ; je connais son cœur : il accourra, et si votre fils peut être sauvé, le docteur Villarceau le sauvera.

Le docteur, nous le savons, s'était rendu à Chandal, n'avait pas hésité à faire une opération extrêmement délicate et dangereuse et avait sauvé la malade.

Il était revenu à Paris après une absence de dix jours.

Il remarqua que, sauf pour le petit Lucien, son retour n'était pas accueilli comme il l'avait pensé, par un débordement de joie. Toutefois, il n'attacha pas une grande importance à cette réception assez froide que lui faisaient sa fille et son gendre. Il avait, d'ailleurs, à s'occuper d'autres choses.

Tout d'abord, il plaça les papiers qui lui avaient été confiés par Marguerite et dont il soupçonnait seulement l'importance, dans un des tiroirs d'un meuble où il serrait ses papiers d'affaires et autres documents précieux. Ensuite, il mit les vingt mille francs en billets de banque dans son coffre fort en se disant :

— Demain j'écrirai à mon agent de change pour qu'il m'achète un titre de rente sur l'Etat.

Cela fait, il s'assit devant son bureau, chargé d'une assez volumineuse correspondance, qu'il se mit à lire.

Il répondit à un certain nombre de lettres, les plus pressées : cela lui prit le reste de sa journée. Et quand on vint le prévenir qu'on l'attendait pour se mettre à table, il se leva et sortit de son cabinet, éprouvant une sorte de satisfaction.

Le dîner fut presque trié, la bonne humeur et la gaieté avaient déserté la table.

Qu'est ce que cela signifiait ?

Valentine et son mari répondaient aux questions que leur adressait le docteur, et c'était tout. Seule, Mme Villarceau causait un peu.